



HAL
open science

La BnF, un espace clé du travail et des sociabilités académiques. Le cas des jeunes chercheurs

Floriane Zaslavsky

► **To cite this version:**

Floriane Zaslavsky. La BnF, un espace clé du travail et des sociabilités académiques. Le cas des jeunes chercheurs. BnF. 2023. hal-04108254

HAL Id: hal-04108254

<https://bnf.hal.science/hal-04108254>

Submitted on 26 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La BnF, un espace clé du travail et des sociabilités académiques.

Le cas des jeunes chercheurs.

Floriane Zaslavsky

Délégation à la Stratégie et à la recherche de la BnF

Je remercie chaleureusement les lectrices et lecteurs qui ont bien voulu prendre le temps d'évoquer leurs expériences passées et présentes à la BnF, et plus largement leurs parcours, les projets et aspirations qui les ont un jour amené.e.s à franchir le seuil du site François-Mitterrand de la Bibliothèque.

Sommaire

I. Les jeunes chercheurs, public central de la BnF	4
1) Se rendre à la Bibliothèque, par-delà les collections	4
2) Présentation du panel d'enquêtés : des lecteurs qui ont pu pleinement investir la BnF	6
3) « Jeune chercheur », profession incertaine	11
II. Le « self-power BnF », ou la force des sociabilités choisies	14
1) Conférer une tangibilité à l'activité de recherche	15
Dimensions symboliques : appartenir à une communauté de chercheurs	
Dimensions concrètes : un bureau, des horaires, des collègues	
2) La BnF, haut-lieu d'une sociabilité choisie : construction de réseau et stratégie d'évitement	19
Animation de réseau et représentation de soi	
<i>Tentative d'épuisement du café des temps</i>	
Echapper à ses "chers collègues" et modeler son environnement de travail	23
Conclusion	26
Bibliographie	28

Introduction

Puis le temps s'est arrêté. Du jour au lendemain, les amphithéâtres et les cafés se sont vidés, les étudiants qui le pouvaient sont retournés chez leurs parents. Au printemps 2020, l'université a basculé tant que faire se peut dans un « monde à distance », marqué par la mise en place d'un *système D* généralisé. Les cours, les séminaires et les réunions entre collègues ont été transférés sur Teams, Zoom ou autre logiciel auxquels la quasi-totalité des acteurs du monde académique ont été suspendus pendant de longs mois. Il a fallu faire sans les espaces habituels de travail et d'étude. Les cours, les mémoires et les thèses ont continué à se préparer en-dehors des bibliothèques, dont les portes sont elles aussi restées fermées. Dans de telles circonstances, comment faire pour accéder aux documents nécessaires, vérifier compulsivement ses notes bibliographiques ou s'échanger de bons conseils ? En d'autres termes, de quelle façon « manifester la bibliothèque sans la bibliothèque » ? (Amar, 2021).

Au cœur de la pandémie, les usagers des espaces documentaires ont mis en place des chaînes d'entraide en ligne particulièrement efficaces. Outre les discussions habituelles sur des réseaux sociaux comme Twitter, une centaine de groupes Facebook consacrés à l'appui bibliographique ont été créés au cours du premier confinement. Parmi eux, le groupe « la Bibliothèque Solidaire du confinement » a été particulièrement relayé : ouvert le 16 mars 2020 pour remédier à l'inaccessibilité des collections des bibliothèques universitaires, il rassemblait 60 000 membres un mois et demi après son ouverture. Son mur a été le lieu de 300 publications quotidiennes en moyenne sur les mois de mars et avril 2020, autour de trois motifs : l'approvisionnement documentaire numérisé, l'entraide et le conseil bibliographique. Les confinements successifs ont de plus été un temps d'expérimentation, dont a par exemple témoigné l'initiative de l'anthropologue Dan Sperber « Silent Zoom ». Ces sessions ouvertes de travail silencieux à distance ont consisté en un détournement de la plateforme à des fins de re-création de la salle de lecture - le lieu du travail souvent solitaire, silencieux, mais toujours entouré. Ces investissements numériques originaux font écho à l'analyse que proposait Joëlle Le Marec du vide laissé par les espaces culturels dans le quotidien de leurs visiteurs, lorsqu'elle écrivait : « *ce qui manque aujourd'hui, ce ne sont pas les offres (les visites virtuelles, les ouvrages en lignes) mais autre chose (...)* Dans le monde invisible des échanges et des sociabilités culturelles et intellectuelles, les musées et bibliothèques n'existent non pas à l'état "d'offre" pour passer le temps, mais à l'état d'interactions fourmillantes et discrètes, qui font apparaître clairement le lien entre le manque et les potentialités auxquelles ouvre ce manque » (Le Marec, 2020).

Cette enquête porte précisément sur ce « monde invisible », encore peu mis en lumière à la BnF. L'étude par l'institution de ses publics studieux et de leurs usages ne s'est pas uniquement concentrée sur leur

rapport aux collections, l'intensité de leur fréquentation ou leurs niveaux de satisfaction¹. En revanche, les actions de la Bibliothèque concernant ces espaces n'ont souvent concerné que les outils documentaires. Les interactions entre lecteurs, la façon dont ils cohabitent et investissent les espaces de la Bibliothèque comme lieux de travail et de sociabilité sont loin d'être inexplorées. Les enquêtes menées au sujet des primo-arrivants (Le Marec, Vindevoghel 2019) et des usagers du Haut-de-jardin (Le Marec, Dehail, 2018) ont ainsi témoigné de l'importance des liens interpersonnels pour motiver les visites et appréhender des espaces qui, de prime abord, impressionnent. De plus, les études menées en 2019 au sujet des pratiques documentaires des publics de la musique et de la science politique (Zaslavsky et Bastard, 2020) ont commencé à mettre en lumière le rôle de l'ambiance de travail et de la compagnie des pairs comme moteur de venue pour les usagers des espaces de recherche. Avec ce travail, il s'agit de se concentrer sur ces questions, en s'intéressant à un public particulier : celui des « jeunes chercheurs », entendus ici comme les doctorants et les jeunes docteurs n'ayant pas encore de poste fixe. Publics naturels des bibliothèques de recherche par leurs besoins bibliographiques, ils s'imposent aussi comme des lecteurs en quête d'espaces de travail qui leur conviennent, à une période charnière de leur vie et de leur carrière.

Le parti pris de ce pré-rapport est de faire la part belle à leur parole, ainsi les verbatims seront nombreux dans les pages qui suivent. Les extraits d'entretiens mis en exergue sont apparus comme particulièrement représentatifs de discours tenus par l'ensemble du panel au cours de l'enquête.

I. Les jeunes chercheurs, public central de la BnF

1) Se rendre à la Bibliothèque, par-delà les collections

Les bâtiments de la BnF se caractérisent par leurs vastes espaces dédiés à la recherche : au Rez-de-jardin sur le site de François-Mitterrand, et dans les salles des départements spécialisés rue de Richelieu. Les lecteurs à même de justifier d'un travail impliquant un usage des collections y accèdent suite à un « entretien-conseil » (anciennement - et encore largement désigné par les publics concernés - comme l'entretien d'*accréditation*). Près de 80% des usagers des salles de Richelieu détiennent un Bac +5 ou plus, quand ils sont 60% en Rez-de-jardin. Les enseignants, chercheurs et doctorants représentent 50% de la fréquentation de ce même espace, quand les étudiants (master) en constituent le quart². Nous savons de

¹ Outre les références mentionnées ci-après, citons par exemple l'enquête menée par Corentin Rocquebert en 2012 portant sur les publics lycéens à la BnF, « Les lycéens, le bac et la BnF ».

² Ces chiffres sont tirés des dernières enquêtes barométriques menées par la BnF auprès de ses publics avant la pandémie (Observatoires 2016 et 2017) ; une période dans laquelle s'ancrent par ailleurs les discours des jeunes chercheurs rencontrés au cours de cette enquête, amenés à se remémorer des usages dont certains n'ont pas survécus aux mois de fermeture des salles de lecture.

surcroît que les doctorants sont ceux qui viennent le plus régulièrement à la BnF, mais aussi ceux qui consultent le plus de documents.

Le dernier observatoire des publics (2020) a été l'occasion de questionner les éléments les plus appréciés en salle de lecture, en présentant aux répondants³ une série d'items sur les ressources et d'autres sur les installations de la Bibliothèque. Sans surprise, la richesse de ses collections est mise en avant par les trois quarts des lecteurs (88% pour les enseignants-chercheurs et 80% pour les doctorants) ; mais 70% des étudiants et 60% des doctorants valorisent aussi fortement les espaces et l'ambiance de travail. L'importance accordée à l'atmosphère de la BnF par ses usagers ressortait déjà de l'enquête menée par Joëlle le Marec et Judith Dehail sur les espaces tout public du Haut-de-jardin (Le Marec, Dehail, 2016). De quelle façon se transpose-t-elle aux espaces de recherche ? Quelle « atmosphère de travail » y trouvent les jeunes chercheurs ? Comment la caractériser ? Enfin, de quelles manières apprend-on à apprécier un espace de travail qui se découvre souvent avec peine, notamment du fait du manque de médiation proposé par l'institution ? Les entretiens menés au cours de cette enquête rappellent en effet combien franchir le seuil de la BnF est loin d'être une opération neutre. Saskia⁴, jeune docteure en sociologie, se souvenait ainsi de ses premiers pas en salle de recherche :

« Je me rappelle que ça me stressait vachement d'aller à la BnF. **J'y suis allée finalement relativement tardivement dans ma thèse.** J'étais avec une copine qui est normalienne agrégée et qui faisait une thèse. (...) Un jour elle m'a dit : « Écoute, je suis allée à la BnF, vas-y, viens. » **La première fois, j'ai dit : « Non merci, non je n'y vais pas ».**

Animatrice — Pourquoi est-ce que ça te stressait autant d'y aller ?

— J'avais l'impression que je ne comprenais rien, comment tu fais pour y rentrer ? Ça a l'air hyper compliqué, il faut genre une carte, une inscription. Ça me paraissait un truc insurmontable ! Je ne sais pas pourquoi. Finalement, j'ai fini par y aller. (...) En fait, **c'est quand même un truc, au bout d'un moment, ça devient évident, mais la première fois, t'es un peu là, genre opération on va marcher sur la lune !** Après, je suis descendue, et je me rappelle que j'ai eu un nouveau problème, parce que je ne comprenais rien ! Comment on s'assoit ? Où ? Rien n'est expliqué ! »

Alix est quant à elle en fin de thèse de droit, à quelques semaines de sa soutenance. Elle évoque une première expérience similaire, insistant sur le rôle joué par ses pairs dans sa découverte du lieu : à la fois d'information et de réassurance. Les espaces de la BnF appellent un apprentissage, qui se transmet par mimétisme avant que chacun y trouve ses propres marques et habitudes de travail.

³ Le dernier observatoire des publics de la BnF a été administré en ligne compte tenu des restrictions sanitaires encore en vigueur, et a rassemblé plus de 5300 répondants.

⁴ L'ensemble des participants à cette enquête ont été anonymisés.

« Je pense que le premier semestre de ma thèse, je suis allée à Cujas, je n'osais pas trop aller à la BnF parce que ça m'impressionnait trop, **j'ai l'impression que c'est trop le temple de la thèse, ici**, et du coup, je n'osais pas y aller. Je m'étais fait une copine en début de thèse, qui allait à Cujas, donc j'y allais avec elle. **Après, je suis devenue pote avec d'autres gens du labo qui étaient plutôt Team BnF et en gros, quand je me suis sentie incluse dans leur groupe, j'ai osé y aller avec eux. Ils m'ont intronisée à la BnF !**

Je pense qu'il y a un peu un culte de la BnF aussi (...) Je pense que ça a été vachement cultivé par ce groupe de doctorants (...). J'ai un peu été le *babe* qu'on a ramené là. (...) À l'origine, **ils étaient hyper nombreux et eux-mêmes avaient ce mythe de la BnF entre eux, ils m'en parlaient, genre le bon vieux temps, ils allaient à la BnF tous ensemble, ils prenaient une table pour tout le monde. J'avais vraiment l'impression d'arriver après une époque révolue ! Mais nous, on a aussi un peu créé notre truc à nous.**»

Les expériences de Saskia et Alix résonnent avec celles partagées par l'ensemble des enquêtés qui ont pris l'habitude de travailler régulièrement à la BnF, investissant parfois ses espaces de façon intensive et quotidienne. Tous ne sont pas directement « intronisés » de façon aussi claire que l'énonce Alix, mais les espaces du Rez-de-jardin font partie de leur environnement quotidien, étant *a minima* mentionnés au cours de conversations auxquels ils ou elles assistent ou prennent part. Cela tient en grande partie aux profils des usagers rencontrés au cours de cette enquête : à la fois variés (en termes d'inscription disciplinaire et de niveau d'avancement dans le travail et la carrière de recherche) et relativement homogènes (profils en grande majorité franciliens).

2) Présentation du panel d'enquêtés : des lecteurs qui ont pu pleinement investir la BnF

Cette enquête a débuté au printemps 2021. Elle s'est d'abord nourrie de plusieurs études quantitatives, notamment les trois dernières enquêtes barométriques de la BnF: les Observatoires des publics menés en 2016 et 2017, respectivement sur les sites de François-Mitterrand et Richelieu, et l'Observatoire des publics de 2020, administré exclusivement en ligne compte tenu de la situation sanitaire. Comme évoqué précédemment, ces « photographies » des publics de la BnF et de leurs usages ont nourri nos questionnements initiaux. Une approche qualitative s'est en revanche imposée pour comprendre la manière dont les jeunes chercheurs investissent la BnF, pour analyser les discours qu'ils portent sur l'institution, les représentations qu'ils en ont, et celles qui circulent au sein de leurs communautés.

Seize entretiens semi-directifs longs (d'environ 1h30) ont pour le moment été menés auprès de doctorants et de jeunes docteurs fréquentant ou ayant fréquenté avec plus ou moins d'assiduité la BnF dans le cadre de leur recherche (*voir tableaux ci-dessous*). Douze heures d'observation ont de plus été menées, en Rez-de-jardin et en particulier au café des Temps.

Cette enquête entre actuellement dans sa dernière phase : quatre entretiens sont prévus avant la fin de l'année, tandis que le travail d'analyse touche à son terme.

Profils des enquêtés (pseudonymisés)

Les doctorants

Début de thèse	Rédaction	Fin de thèse
<p>Marguerite 1^{er} année Histoire médiévale Financée : contrat doctoral Agrégée 1 charge de TD Pas d'espace de travail au labo Lien BnF : fort</p>	<p>Ilona 4e année Littérature comparée Financée Agrégée Pas d'espace de travail au labo Lien BnF : fort « je passe ma vie à la BnF depuis 3 ans »</p>	<p>Pierrick 4^e année Sciences de Gestion / Anthropologie Financement ? Pas d'espace de travail Lien BnF : quasi inexistant</p>
<p>Marine 2^e année Réside en Ile-de-France Sociologie Financée Pas d'enseignement A un espace de travail au labo Lien BnF : quasi inexistant</p>	<p>Gaspard 6e année Réside à Paris Histoire contemporaine Non financé : emploi à plein temps : travaille dans le secondaire Agrégé Lien BnF : fort, vient par demi-journées, quand il peut</p>	<p>Alix 28 ans 5e année (vient de rendre son manuscrit) Réside à Paris Droit Thèse financée par un contrat doctoral ; puis ATER (Attaché.e temporaire d'enseignement et de recherche) à la fac de Créteil. Originaire de Paris / proche banlieue Lien BnF : Très fort ; avant son ATER, s'y rendait quotidiennement : « <i>full BnF tous les jours, parce que c'était mon bureau, en fait.</i> »</p>
<p>Romane 26 ans 1re année Philosophie Réside à Paris Thèse financée : contrat doctoral Lien BnF : fort, espace de lecture et de travail (y mène également ses réunions Zoom)</p>	<p>Zoé 29 ans 4e année, se lance pleinement dans la rédaction. Réside à Paris Sociologie Thèse financée par une CIFRE (Convention industrielle de formation par la recherche), puis inscription pôle emploi, puis ATER à partir de la rentrée 2022. Liens BnF : intense en Master, et faible en thèse. Tient à son mode de financement (CIFRE), qui impliquait qu'elle passe 60% de son temps dans les locaux de son entreprise + salle des doctorants dans son laboratoire.</p>	

Début de thèse	Rédaction	Fin de thèse
	<p>Benoît 33 ans 3e année Réside en Charente</p> <p>Info Com Thèse non financée, réalisée en marge d'un emploi à plein temps. Lien BnF : fort, organise des séjours d'étude pendant ses congés pour y consulter des documents et y rencontrer des collègues.</p>	

Les jeunes docteurs

Milieu académique	Hors-académie <i>(comprendre ici le principal milieu d'activité professionnelle ; n'implique pas l'arrêt des activités de recherche.)</i>
<p>Clarisse Thèse soutenue en 2015 Histoire de l'Art ATER Réside en région Centre-Val de Loire Durée de thèse : 7 ans Financée : contrat doctoral, puis chargée de cours en vacations, puis ATER Lien BnF : fort. Y retourne quand elle a l'occasion de se rendre à Paris, comme un « pèlerinage »</p>	<p>Aline Thèse soutenue en 2019 Histoire médiévale Archiviste Réside en région Grand Est Durée de thèse : 8 ans Financée : contrat doctoral, puis chômage, bourse d'écriture, emplois "alimentaires" de courte durée, puis emploi actuel débuté avant sa soutenance. Lien BnF : fort, partagé avec les archives ; souhaite y revenir lors de son prochain séjour parisien</p>
<p>Rebecca Thèse soutenue en 2020 Littérature comparée PRAG Réside en Ile-de-France (au cours de sa thèse : Paris intra-muros, puis grande couronne IdF). Durée de thèse : 8 ans Financée : ATER (région Grand Est), contrat doctoral, puis vacataire, ATER (Paris), PRAG (Professeur.e Agrégé.e exerçant dans l'enseignement supérieur) Lien BnF : très fort, mais ne « peut pas » y retourner depuis sa soutenance.</p>	<p>Coraline Thèse soutenue en 2019 Littérature Réside à Paris (au cours de sa thèse, a résidé à Lyon pendant 2 ans, puis IdF) Prof. dans le secondaire Durée de thèse : 8 ans Financée : contrat doctoral, PRAG, puis prise de poste dans le secondaire.</p>

<p style="text-align: center;">Milieu académique</p>	<p style="text-align: center;">Hors-académie <i>(comprendre ici le principal milieu d'activité professionnelle ; n'implique pas l'arrêt des activités de recherche.)</i></p>
<p>Quentin Thèse soutenue en 2019 Urbanisme Réside à Paris ; au cours de sa thèse, a résidé dans une grande ville de province pendant 2 ans, puis en Ile-de-France Ingénieur d'étude Durée de thèse : 5 ans Financée : contrat doctoral CIFRE, puis deux ans d'allocations chômage Lien BnF : très fort pendant sa thèse, en particulier pendant la période de rédaction (n'y est pas retourné depuis sa soutenance)</p>	<p>Timothée Thèse soutenue en 2016 Psychologie Réside en région parisienne Activité libérale à mi-temps, garde une charge d'enseignement à l'université et a une activité de recherche indépendante Durée de thèse : 4 ans Financée : contrat doctoral, puis deux ans d'ATER Lien BnF : assez fort, y va régulièrement encore aujourd'hui pour travailler.</p>
<p>Saskia Thèse soutenue en 2017 Sociologie Réside à Paris Durée de thèse : 5 ans Financée : contrat doctoral, chômage, vacation, ATER Sort des phases de recrutements ESR, vient d'obtenir un poste de maîtresse de conférence. Lien BnF : très fort pendant la rédaction, venues quotidiennes. N'y retourne pas depuis sa soutenance, a quitté Paris.</p>	
<p>Pauline Thèse soutenue en 2020 Anthropologie Réside entre Paris et la Suisse, a habité dans une grande ville de province pendant sa thèse Durée de thèse : 3 ans Financée : CIFRE Lien BnF : très fort, venue quotidienne pendant son master (phase de rédaction de mémoire) ; y est retournée lors de ses séjours parisiens ; n'y va plus depuis sa soutenance et son déménagement.</p>	

Qu'en retenir ?

Le premier élément à souligner est la diversité des disciplines dans lesquelles s'inscrivent ces jeunes chercheurs : histoire, histoire de l'art, sociologie, littérature, philosophie, droit, urbanisme, anthropologie. Si tous évoluent dans les mondes des humanités et des sciences sociales⁵, il nous a semblé pertinent de

⁵ Cette caractéristique n'est pas anodine. Elle rappelle que les jeunes chercheurs inscrits dans ces disciplines ont relativement moins accès à des espaces de travail dans leur université de rattachement, ou qu'ils ont moins la « culture » de se rendre dans un laboratoire : en raison de leur rapport aux sources, des lieux de conservation de ces dernières, d'une pratique relativement plus solitaire que les sciences dites « dures ». Ces profils tiennent de surcroît

faire figurer dans ce panel des profils provenant de plusieurs champs d'étude, à l'image de ceux qui se croisent dans les couloirs de la Bibliothèque. Il ressort des entretiens que les expériences sont bien plus partagées entre différentes disciplines que distinctes. Ce constat tient à la relative homogénéité des parcours et situations présentés dans ce panel.

En effet, les participants sont franciliens, à l'exception de trois d'entre eux (dont deux ont habité au moins deux ans à Paris au cours de leur doctorat). Dans le même sens, les laboratoires de recherche rattachés à des universités ou des écoles parisiennes sont largement majoritaires, puisque seules deux institutions sont représentées hors d'Ile-de-France⁶. Enfin, les jeunes chercheurs rencontrés au cours de cette enquête peuvent être considérés comme relativement privilégiés, dans la mesure où ils ont tous, à l'exception de deux d'entre eux, bénéficié de financement au cours de leur thèse. Ces parcours de financement ont souvent été longs, discontinus, jalonnés de périodes de chômage ou de contrats courts. Parler d'un « luxe » dans ces conditions serait pour le moins malvenu. En revanche, leurs trajectoires impliquent d'avoir pu se consacrer à temps quasi plein au travail de recherche, *a minima* au cours des trois premières années de thèse. Cette liberté a été une condition majeure de leur investissement de la BnF, souvent bouleversé par la fin de leur contrat doctoral. Il s'est dès lors agi pour les personnes concernées de dégager des créneaux d'étude restreints et consacrés avant tout à la consultation de documents (à l'instar de ceux contraints de mener de front emploi non-académique et recherche), ou de changer d'habitude de travail en investissant d'autres espaces propices à la concentration⁷, proches de chez eux ou de leur lieu de travail. Ces changements de rythme et d'usages épousent les différentes périodes de la thèse, et sont communs à la majorité des doctorants en sciences humaines et sociales, aux parcours comparativement plus longs que les étudiants inscrits dans d'autres domaines de recherche. Ainsi, en 2021, 10% des doctorants inscrits dans ces champs d'étude ont obtenu leur diplôme en moins de 40 mois, contre 68% en plus de 52 mois (MESR, 2023).

aux départements de collection de la BnF et à leur évolution. De façon intéressante, on peut rappeler que 90% des usagers de la Bibliothèque Nationale étaient inscrits en philosophie, histoire et lettres en 1994 et que les sciences sociales y étaient encore relativement peu représentés comme en atteste les analyses quantitatives de l'enquête menée sur les publics de la Bibliothèque cette même année par Christian Baudelot et Claire Verry.

⁶ Les institutions les plus représentées sont la Sorbonne et l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, avec respectivement 5 et 4 membres du panel d'enquêtés. Sont aussi représentées l'Université de Versailles Saint-Quentin, les IEP de Paris et de Lyon, Paris-Dauphine, l'université de Sceaux, l'université de Tours et Lyon II. Notons que les centres de rattachement ont une influence moindre sur le rapport à la BnF des enquêtés, par rapport au financement et à leur lieu de résidence.

⁷ Bien entendu, ce type d'ajustement dépend du degré d'avancement dans le travail et du rapport aux documents qui en découle. Les travaux de rédaction, de relecture, d'analyse de données ou de retranscriptions de matériaux bruts comme des entretiens sont typiquement des tâches "délocalisables" dans des cafés ou des bibliothèques de quartier. Comme l'évoque Pauline, qui a découvert lors d'une phase d'assouplissement du confinement qu'elle pouvait tout aussi bien travailler au café : *"et dans un recoin, pouf ! il y avait un petit café, comme ça, avec des petites tables, le mobilier est chouette (...) bref un endroit où je me sentais vraiment très bien. J'ai commencé à y aller et je me suis dit que c'était cool pour y bosser, que j'allais revenir avec mon ordi. Là, une amie doctorante à l'ENS, s'est jointe à moi aussi, et deux autres copines de l'institut sont venues aussi. On venait la plupart du temps dans ce café, deux ou trois fois par semaine je pense."*

Deux autres particularités, et biais potentiels, du panel doivent être soulignés : comme souvent dans le cadre des enquêtes qualitatives, les femmes sont surreprésentées. En e il y a autant de femmes que d'hommes dans les espaces de recherche de la Bibliothèque. De plus, sur 6643 doctorants inscrits à la BnF, 43% sont de nationalité étrangère⁸.

Nous pouvons formuler l'hypothèse que les besoins de sociabilité et d'appartenance à une communauté sont potentiellement exacerbés par le fait de faire ses études doctorales à l'étranger - modulo le nombre d'années d'études passées en France et à Paris, facteur déterminant.

La totalité du panel est familière des espaces du site François-Mitterrand ; seuls trois des historiens du panel se sont rendus sur le site de Richelieu dans le cadre de leur recherche. Par conséquent, les discours retranscrits concernent spécifiquement le site de Tolbiac. Les verbatims évoquant les espaces de travail et les enjeux de sociabilités qui s'y déploient sont valables en-dehors des quatre tours du XIIIe arrondissement. En revanche, les recommandations tirées de ces échanges s'inscrivent précisément dans leur géographie.

3) « Jeune chercheur », profession incertaine

Dans son ouvrage *le Métier de Chercheur*, issu d'une conférence donnée à l'INRA en 1994, Bruno Latour évoque la différence « abyssale » qui « sépare la conception que le public se fait de la science faite et le vécu quotidien du chercheur, qui est la réalité de la recherche, c'est-à-dire la science en train de se faire » (Latour, 2001). Il souligne combien la pratique de la recherche est marquée par l'incertitude : celle des résultats à venir, du calendrier à tenir, des fonds à réunir. Or, cette incertitude s'exprime au carré pour les jeunes chercheurs, puisqu'il convient d'ajouter celle de l'insertion dans le monde académique à celle de la pratique scientifique.

Dans leurs discours, cette incertitude se manifeste notamment par la difficulté à se définir socialement comme chercheurs. La façon qu'ont les enquêtés de se présenter varie beaucoup selon leurs allocutaires : ils sont parfois étudiants, parfois profs - voire « profs à la fac », mais rarement « chercheurs ». Ils adaptent leur présentation aux interlocuteurs selon leur appartenance ou non au milieu de la recherche, et selon leur grade au sein du monde académique le cas échéant. De façon marquante, les doctorants

⁸ 31% sont étrangers et résident en France, 12% sont étrangers et résident à l'étranger. Source : le rapport de la fréquentation produit annuellement par la délégation à la Stratégie et à la recherche (en cours pour l'année écoulée). Ce même rapport souligne que parmi les 6643 doctorants inscrits à la BnF en 2022, 4691 (70%) ont possédé à un moment ou à un autre un Pass Recherche illimité valide. Au sein de la population générale des doctorants, 733 (11%) ne sont venus qu'une seule fois dans les espaces de recherche. On dénombre cette même année 2210 doctorants nouveaux inscrits : la moitié d'entre eux ont eu à un moment ou à un autre un Pass Recherche illimité valide, et 10% ne sont venus qu'une seule et unique fois. Cela sous-tend le fait que les nouveaux inscrits sont moins enclins à prendre un pass recherche illimité. Ce cap se franchit une fois appréhendés les espaces de la BnF et les besoins qu'on en a.

adoptent différents registres de discours quand il s'agit d'évoquer leur situation professionnelle. On retrouve une tendance à mettre en avant leur expérience d'enseignement auprès de leurs interlocuteurs non-académiques, y compris quand elle n'a représenté qu'une part très minoritaire de leur travail. Pour beaucoup d'entre eux, la période de la pandémie a d'ailleurs mis en lumière le flou de ce statut mixte d'enseignant, de chercheur et d'étudiant. Alix a rédigé la quasi-totalité de sa thèse pendant la période de confinement, en assurant des cours à distance dans le cadre de vacances pour une université francilienne. Elle revient ainsi sur ce moment de solitude :

« Ce qui me gonfle, c'est qu'on me dise que c'est normal que je sois mal payée parce que je suis encore étudiante : mais c'est faux ! C'est toute l'ambivalence en fait... Je suis d'accord que le doctorat est une formation et qu'on acquiert de vraies compétences et des connaissances, donc sur ce point, on est encore étudiant, mais en même temps j'ai été exploitée à la fac. J'ai travaillé et pendant la Covid, et je me suis fait la réflexion... **J'étais là : "ah les pauvres étudiants, ils sont tous seuls chez eux, ah la la, c'est dur l'isolement !"** Et puis à un moment je me suis dit que **moi aussi j'étais encore étudiante, c'est normal que ce soit dur ! Je trouve qu'il y a grave une ambiguïté...**»

Cette ambiguïté et le sentiment d'instabilité qui l'accompagne sont d'autant plus forts chez les jeunes chercheurs qu'ils se corrélient à une vision pessimiste du milieu universitaire et de la possibilité d'y faire carrière. L'incertitude quant à leur insertion professionnelle s'exprime de façon particulièrement forte en début de parcours. Marguerite, en première année de thèse d'histoire, dit ainsi :

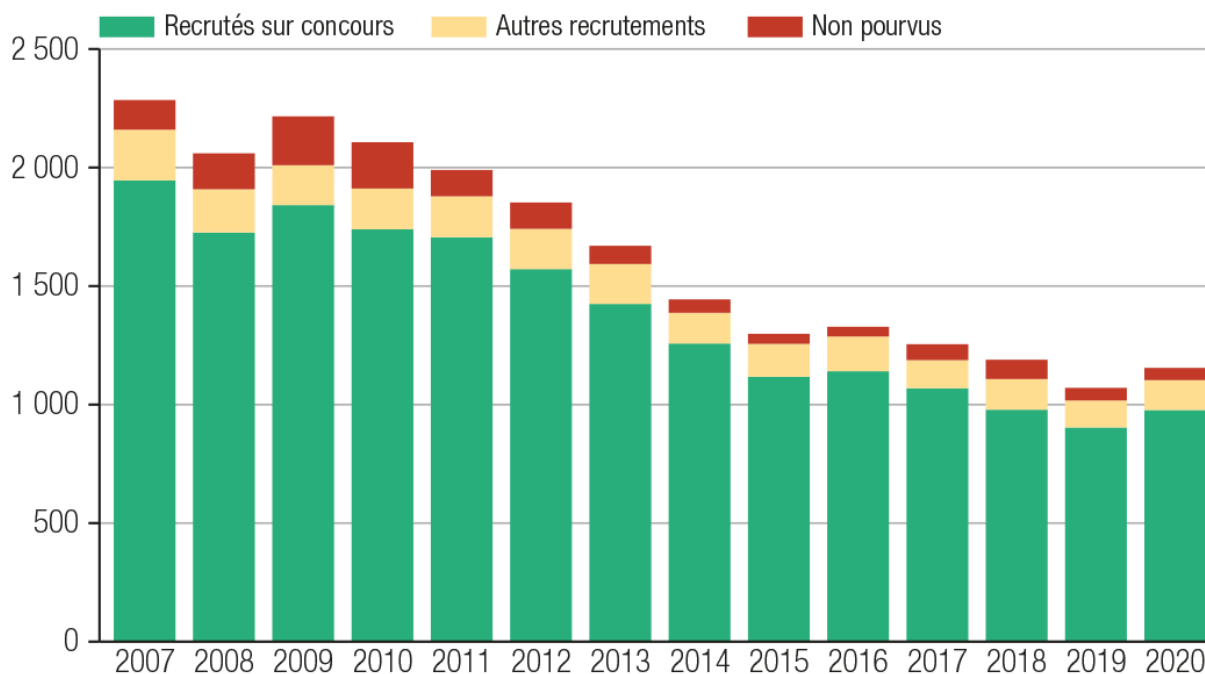
« J'adorerais continuer dans le monde académique, mais je pense qu'il n'y a pas assez de place, en fait. Il n'y a pas assez de postes, et je trouve que c'est extrêmement difficile aujourd'hui pour un jeune chercheur que d'espérer même avoir un poste. J'essaie de ne pas trop espérer, parce que ça n'arrivera à coup sûr jamais. **Ça, c'est vraiment la grande difficulté de la thèse. J'aime beaucoup ce que je fais, et j'aimerais beaucoup continuer toute ma vie, en revanche, je sais qu'il y a une chance infime d'y parvenir.**»

Ces craintes sont loin d'être infondées. De fait, le nombre de postes de maîtres de conférence ouverts à candidatures a été divisé par deux au cours des dix dernières années, avec pour conséquence un fort accroissement du taux de tension pour un poste (MESR, 2023). En 2020, 466 postes étaient ouverts en lettres et sciences humaines pour 19 401 candidatures et 712 candidats retenus pour une audition⁹.

⁹ Source : GALAXIE

Recrutement des maîtres de conférences – Campagnes 2007 à 2020 – Devenir des postes offerts

France entière



Source : MENJS-MESRI-DGRH.

De plus, si le budget alloué par l'Etat aux universités a crû de 9.7% depuis 2010, la dépense publique augmente moins vite que les besoins de la recherche et de l'enseignement (qui impliquent d'assurer les locaux, l'encadrement, l'administration, le suivi des inscrits en constante augmentation depuis plus de quarante ans¹⁰), expliquant que la dépense moyenne par étudiant a baissé de 7.5% depuis 2011. Dans ces conditions, les jeunes chercheurs sont souvent des variables d'ajustement dans les maquettes pédagogiques et leur perspective de décrocher un poste peu assurée. Comme le résume Delphine Serre, « le doctorat échappe à la règle selon laquelle l'élévation du niveau de formation protège du chômage et de la précarité » (Serre, 2015). Néanmoins, l'incertitude que les jeunes chercheurs expriment quant à leur avenir professionnel dépasse le simple cadre du monde universitaire et peut là encore être rattachée à leur inscription dans les humanités et les sciences humaines. Les titulaires d'un doctorat dans ces champs connaissent en effet une insertion professionnelle plus difficile que ceux des autres disciplines. Ils occupent moins souvent des emplois à temps plein ou stables (respectivement 88% et 67% de ceux interrogés en 2021, trois ans après l'obtention de leur diplôme). Cependant, le fatalisme des premières

¹⁰ Le nombre d'inscrits dans le supérieur a été multiplié par 2,5 entre 1980 et 2021, passant de 1,18 à 2,97 millions. Ce dernier chiffre correspond à une hausse de 2,5% en un an (source : INSEE) L'enseignement public accueille 75,2% des inscrits.

années de doctorat s'estompe à mesure que la connaissance du monde universitaire se développe, que les thésards y accumulent des expériences et s'y créent un réseau de connaissances¹¹. Ce faisant, leur position vis-à-vis d'une éventuelle carrière académique s'affirme, qu'ils souhaitent ou non poursuivre dans cette voie.

Il ne s'agit pas ici de faire une longue digression sur l'état du monde de la recherche et de l'enseignement supérieur, mais de poser le cadre général dans lequel s'inscrit la fréquentation de la BnF pour ces catégories de lecteurs. En 1994, Christian Baudelot et Claire Verry ont publié une enquête qui a fait date. Menée auprès des publics de la Bibliothèque Nationale dans les mois précédant le déménagement d'une partie des collections vers la « très grande bibliothèque » du XIII^e arrondissement, elle a mis en lumière l'attachement qu'ont pour elle ses lecteurs, mais aussi leurs habitudes de travail et *in fine* les rites et pratiques de recherche qui s'y jouent. Ils soulignaient alors que, de toutes les variables étudiées (devant le genre, l'âge ou la discipline, finalement négligeables), c'est la combinaison entre le degré d'ancienneté du lecteur à la BN et son rapport à l'université qui se révèle « la plus sensible pour rendre compte de la plupart des variations observées dans les comportements ou les opinions ». Dans ce sens, ces éléments de contexte aideront sans doute à mettre en perspective ce que les jeunes chercheurs trouvent dans les espaces de recherche de la BnF, qui demeure l'une des principales « antichambres du monde académique » (Baudelot, Verry, 1994).

II. Le « self-power BnF », ou la force des sociabilités choisies

Dès lors que les jeunes chercheurs ont franchi le seuil de la BnF pour la première fois et qu'ils décident d'y revenir, des habitudes de travail s'y mettent en place rapidement. Les espaces du Rez-de-jardin s'imposent comme un lieu central de leur vie quotidienne, pour des motifs qui dépassent les collections qui s'y trouvent - y compris lorsque ces dernières sont un moteur de fréquentation.

D'une part, les salles de recherche, les clubs et cafés de la Bibliothèque confèrent une tangibilité à l'activité de recherche ; d'autre part, il s'agit d'un lieu où se développent de façon centrale des sociabilités choisies entre pairs.

¹¹ Rappelons ici que la dimension très parisienne et la surreprésentation des doctorants financés dans ce panel peut contribuer à expliquer cette évolution des discours à mesure que se fait l'intégration dans le monde académique

1) Conférer une tangibilité à l'activité de recherche

Une fois l'entretien passé, que l'on a sa carte en poche et posé le pied sur les escalators menant aux épaisses moquettes, au jardin clos et aux salles de lecture ; après que l'on a saisi la façon dont fonctionne le système de réservation (le plus souvent grâce à des collègues) et qu'on y a trouvé sa place, la BnF ne représente plus seulement un lieu de ressources documentaires. Elle rend tangible l'activité de recherche, et ce sur deux niveaux : un plan symbolique loin d'être anodin, et un autre très concret, matériel et quotidien.

Dimensions symboliques : appartenir à une communauté de chercheurs

La BnF impressionne et ses usagers sont marqués par leurs premières visites. Son architecture, ses volumes, mais aussi son aura - le fameux « mythe BnF » qu'évoquait Alix un peu plus haut - impriment ces expériences. La présence d'amis ou de collègues qui maîtrisent déjà les lieux aident à se sentir moins intimidé, et c'est souvent l'entraînement d'un groupe ou d'une figure modèle qui incitent à y faire ses premiers pas. Ces réticences initiales sont aussi liées à l'entreprise à laquelle elles correspondent : un premier travail de recherche. On peut de prime abord déplorer ces difficultés mais, comme tout rite de passage, elles se soldent par un précieux sentiment d'appartenance à une communauté. Le simple fait d'avoir une carte de lecteur permet de matérialiser le statut de « chercheur », d'autant plus important pour ces publics qui débutent leur parcours académique.

Marguerite est en première année de thèse d'histoire médiévale. Elle a décidé de poursuivre la recherche à l'issue d'un mémoire sur lequel elle a travaillé pendant trois ans. Après son master, elle n'a pas trouvé directement de financement de thèse, qui était pour elle une condition *sine qua non* à sa réalisation. Elle a donc passé deux ans en amont de sa thèse à préparer son sujet et à postuler à des contrats, en enseignant dans le secondaire en parallèle de son activité de recherche. La jeune femme se souvient de ce que la BnF lui apportait dans cette période d'entre-deux :

« ...cette idée d'avoir un grand espace, avec une cafétéria qui est bien, avec l'accès à... de grands sièges, de ne pas être simplement dans la bibliothèque municipale ou quelque chose... je ne sais pas, d'être chouchoutée un peu. Ça, je trouve que c'est important. Et peut-être aussi, maintenant que j'y pense, avoir une carte « chercheur ». »

Animateur 1 — *D'accord.*

— *Oui, surtout à un moment où c'était un peu dur, je n'étais pas sûre d'avoir un contrat doctoral, le secondaire, c'était compliqué... tout ce genre de choses. Me dire : « Quand même, quelque part, j'ai encore ma carte "chercheur", tout va bien ».*

L'accès aux espaces de recherche de la BnF rassure quant à la nature du travail que l'on y fait. Il offre en outre une forme de légitimité qui s'acquiert parfois difficilement au cours des années doctorales. Rebecca a soutenu il y a quelques mois une thèse en littérature comparée. Elle y a travaillé pendant huit années au cours desquelles elle a assuré de nombreuses charges de cours sous différents statuts (ATER, PRAG). De la même façon, elle se souvient de ses premières années à la BnF :

« C'était un lieu très impressionnant pour moi au début, qui correspondait aussi, peut-être un petit peu, au fait que j'étais très intimidée par le projet que j'avais débuté. Ça correspondait : cette espèce de solennité du lieu, tous les livres, de France, de Navarre, jusqu'aux États-Unis... J'aimais bien, en fait, ce cadre très formel. **Ça donnait quelque part un peu de sens et de dignité à ma tâche, là où on découvre au fil du parcours qu'on n'en acquiert pas beaucoup parfois.** »

Dimensions concrètes : un bureau, des horaires, des collègues

Outre ces dimensions symboliques, la fréquentation de la BnF offre de façon très concrète un cadre de travail. C'est d'autant plus important pour les doctorants et jeunes docteurs qui n'ont pas de bureau dans leur université de rattachement. Il y a à cet endroit de très grandes disparités en fonction des centres de recherche (et *in fine* des disciplines) - selon qu'il existe une salle des doctorants ou non, et les caractéristiques de cette dernière (taille, fréquentation...) - et des conditions de vie et de réalisation de la recherche à l'échelle individuelle - niveau de financement, lieu de vie, situation familiale.

Romane débute une thèse de philosophie. Elle évoque comme suit la découverte de la salle de doctorants de son centre en début d'année :

« On va dire qu'il y a environ 12 places assises et on est 70 doctorants. Il n'y a pas assez de place pour tout le monde et là, on va en plus accueillir des doctorants [d'un autre centre] (...) Ça va encore se resserrer. **Moi, je ne considère pas ça comme un espace de travail digne de ce nom.**

Animatrice — Pour quelle raison ? Elle ressemble à quoi ?

— Ces deux salles font peut-être entre 15 et 20 mètres-carrés max. Plutôt 15 m², en fait. Je pense qu'elles font à peu près 15 m², avec six ou sept tables dans chacune. Quand les salles sont pleines, c'est très désagréable. On est les uns sur les autres. »

Les salles de recherche répondent ainsi au besoin d'avoir un « *espace de travail digne de ce nom* » pour une partie des publics qui les fréquentent. Il s'agit aussi parfois d'y retrouver un bureau, entendu ici dans son acception large : l'espace où l'on croise et retrouve des personnes qui travaillent à nos côtés. C'est ce qu'explique Quentin, qui a soutenu une thèse d'urbanisme en 2019. Il estime avoir eu « beaucoup de chance » d'avoir une salle des doctorants, mais évoque à son sujet une « coquille vide », un « lieu déprimant ». Financé par une CIFRE qui impliquait d'évoluer en entreprise le temps de son contrat, il n'a

eu le temps de fréquenter les bibliothèques sur de longues périodes qu'à partir de sa quatrième année de doctorat. Il revient sur ce moment charnière :

« En fait, très vite, **je me suis dit qu'il fallait que je socialise sinon j'allais devenir fou. Une personne m'a mis sur la piste de la BnF.** Mais en réalité, ce n'était pas du tout pour les documents parce que je n'avais pas besoin de matériel d'ouvrages à la BnF. Et puis finalement, mes besoins se sont développés en ouvrant le catalogue de la bibliothèque. (...) Pour résumer : je suis arrivé à la BnF en 2016-2017 je pense, pendant deux-trois ans j'ai eu le Pass chercheur. (...) Je venais y chercher une sociabilité et une ambiance de travail pour me motiver. (...) **à la BnF il y a une ambiance studieuse, et puis c'est une sorte de rituel... Une routine, en réalité, qui me rappelait finalement la façon que j'avais de travailler avec mon entreprise.** »

Il est intéressant de noter ici que les sociabilités et le besoin d'espace mènent aussi aux collections, y compris lorsque ces dernières ne sont pas le premier moteur de venue. Sources, ressources, espace, collègues... Lorsque l'emploi du temps n'est pas contraint par des charges de cours ou une autre activité professionnelle, les jeunes chercheurs investissent la Bibliothèque sur les plages horaires les plus longues possibles. Les trois premières années de doctorat d'Alix ont été « *full BnF* », quand pour Zoé, la Bibliothèque est devenue « *le lieu de rédaction* » où elle « *retrouvait tous les jours* » ses compagnons d'écriture. Par ailleurs, l'objectif d'y passer des journées entières dans la mesure du possible tient au coût d'entrée en salle de recherche, perçu comme relativement élevé (investissement dans la carte de lecteur, puis parcours pour parvenir jusqu'à sa place). C'est ce que souligne Rebecca lorsqu'elle raconte ses journées types à la BnF :

« C'était « **journée BnF** ». J'arrivais parfois en demi-journée, mais, en fait, entre le trajet de métro, prendre ta petite mallette, t'installer, etc., j'estimais au plus fort de ma panique temporelle que ça ne valait parfois pas le coup. **En général, je me disais : « j'amène mon petit tupperware, comme bien d'autres collègues le font ; j'arrive le matin et je repars à 20 heures ».** »

Cet investissement quotidien et intensif des espaces du Rez-de-jardin nourrit une routine bienvenue : régularité des horaires, des heures de pause, attachement à la place de travail et habitude de fréquentation d'une même salle sur des périodes plus ou moins longues (qui ne correspondent pas toujours à leur champ disciplinaire, mais souvent à leur phase de travail – nous y reviendrons).

La BnF est l'un des principaux lieux dans lesquels, chaque jour, « la recherche se fait ». Les chercheurs y travaillent sur des documents qu'ils rédigent ou consultent. Mais au-delà du cadre stable qu'elle leur offre, elle est un lieu de rencontres et d'échanges entre pairs. Ses espaces créent l'opportunité de discuter de façon informelle, en marge des temps et des lieux académiques (colloques, bureau du directeur ou de la directrice, centre de recherche de rattachement, etc.). C'est tout l'enjeu du Rez-de-jardin de la BnF : être à la fois un vaisseau amiral de la production scientifique, « antichambre de l'université », et un

espace à la marge des espaces institutionnalisés de la recherche. Les jeunes chercheurs trouvent ainsi des appuis parmi leurs collègues de Bibliothèque. Ils parlent, s'aiguillent... autant de soutiens qui peuvent par exemple s'avérer précieux dans le cadre d'une rédaction difficile – Quentin se souvient ainsi de dix jours de pages blanches, de l'angoisse et des larmes à côté d'une machine à café, puis d'heures de conversation éclairantes qui l'ont aidé à se remettre en selle (« *je pense que je ne serais jamais allé au bout sans ces discussions sans fin sur les marches de la BnF* », confie-t-il).

De plus, des projets de recherche collectifs se lancent dans les espaces de recherche de la BnF : des projets de journées d'étude, de recherche ou de publication collaborative pour des jeunes chercheurs qui s'y côtoient sans appartenir au même centre de recherche, ou qui n'ont pas d'espaces de réunion dans leurs laboratoires. C'est très lié à une des spécificités du métier de chercheur : il est en effet fréquent que leurs collègues évoluent dans d'autres institutions que leur centre de rattachement, d'où le besoin de se retrouver dans un endroit central, ou *a minima* pratique pour chacun. Rebecca revient sur l'importance qu'ont eu pour elle les échanges noués avec ses jeunes collègues à la Bibliothèque au cours de son doctorat :

« Moi, j'ai toujours été très friande de l'interaction avec mes pairs, particulièrement les jeunes chercheurs, et donc oui, je pense que ça a eu un impact assez décisif sur la façon dont j'ai mené ma barque, parce que j'étais assez terrorisée à l'idée d'être dans ma petite tour d'ivoire et de pondre un truc en circuit fermé avec moi-même. Toutes ces conversations ont forcément nourri mon cheminement intellectuel. (...) Ça s'est souvent fait dans le cadre des bibliothèques. **Je dirais même plus, ça s'est fait exclusivement à la BnF, en réalité, parce que la BnF, encore une fois, c'était un lieu de rencontres, c'est aussi un lieu où on a mené des réunions, d'ailleurs, dans les fameux « clubs »** qui avaient pour objet, pas nos sujets de thèse respectifs, mais les projets de recherche communs qu'on voulait mener au sein de notre labo, en tant qu'équipe de jeunes chercheurs. »

C'est aussi l'un des espaces naturels de rencontre pour des réseaux mis en place en ligne, animés par des jeunes chercheurs autour de thématiques communes. Ilona parle ainsi d'un « intermédiaire » entre plusieurs espaces de solidarités.

« (...) je rencontre pas mal de personnes dans le cadre d'un groupe qu'on a formé de soutien entre personnes qui font des études sur le genre, et donc **on est souvent à se retrouver à la BnF pour ça. C'est un peu l'intermédiaire entre l'espace de solidarités à moitié en ligne, à moitié en chair et en os à la BnF, et espace de travail et espace d'amitiés**, puisque tout ça est vraiment très lié. »

Ces rendez-vous entre jeunes chercheurs ont souvent lieu dans les clubs, au Café des temps, et sur les marches de la Bibliothèque. Avant tout pensés par l'institution comme dédiés au temps de pause, ils sont aussi investis comme des espaces de travail en groupe et de rencontres professionnelles par les jeunes

chercheurs. Cela tient précisément au fait qu'ils sont les cœurs battants des sociabilités qui se déploient au Rez-de-jardin. Le développement de liens entre doctorants, jeunes docteurs et chercheurs en poste est un enjeu crucial du travail de recherche. Au-delà des affinités électives et de l'aide qu'apportent les discussions avec des pairs, il importe pour ces jeunes chercheurs de s'insérer dans un réseau.

Bruno Latour décrit non sans humour cette importance de se « créer des collègues ». Il explique : « *Ceci est en effet une particularité très intéressante du milieu scientifique sur le plan de la sociologie : les scientifiques n'ont pas de clients, ils n'ont que des collègues, des « chers collègues », qui sont à la fois ceux qui les détestent le plus et les seuls qui puissent les lire et les évaluer ! (...) N'avoir que des collègues représente donc une particularité intéressante. Et ceci demande beaucoup de travail. (...) On ne naît pas scientifique, on le devient, bien évidemment* » (Latour, 2001).

Dès lors, l'activité des jeunes chercheurs consiste non seulement à produire des résultats de recherche, mais aussi à mettre sur pieds des réseaux de valorisation de leur production scientifique. Or, la BnF est précisément l'un des principaux espaces de création de ce réseau et de circulation informelle (donc cruciale) de leur travail.

2) La BnF, haut-lieu d'une sociabilité choisie : construction de réseau et stratégies d'évitement

Animation de réseau et représentation de soi

L'importance de côtoyer des collègues et de s'inscrire dans une communauté de pairs est clairement exprimée par les jeunes chercheurs. Le réseau s'impose dans leurs discours comme l'une des « cases à cocher » et des « règles implicites » du milieu, conditions *sine qua non* de leur projection dans une carrière académique. Aline, qui a soutenu sa thèse d'histoire il y a trois ans, explique :

« - (...) **le réseau dans le milieu académique, c'est essentiel pour survivre.** Si on veut faire carrière dans la recherche, il ne faut pas avoir de vie, être un génie ou très brillant. (...) il y en a une petite poignée qui sont comme ça. Il faut sinon avoir un réseau très solide qui peut venir appuyer ce qu'on veut faire : qu'on ait une charge de cours ou autre. Je pense qu'il faut être bien appuyé, et bien conseillé. »

Les jeunes docteurs qui continuent d'évoluer dans le monde universitaire estiment qu'ils n'auraient jamais eu de poste sans réseau ; idem du côté des doctorants qui ont décroché des vacations en parallèle de leur recherche. De fait, avant même les campagnes de recrutement, ces relations aident à obtenir des charges d'enseignements ou des contrats courts. Là encore, les entretiens mettent au jour les fortes

inégalités d'information et d'accompagnement à ce sujet. Elles sont avant tout liées aux rapports entretenus avec les directeurs et directrices de recherche et avec les pairs, ce dès les premières années de la thèse. D'un côté, certains bénéficient d'un discours très direct à ce sujet de la part de leur encadrant (citons par exemple cette doctorante dont le directeur a monté un séminaire consacré aux sociabilités académiques, à l'unique destination de ses étudiants). De l'autre, certains apprennent au fil de l'eau les raisonnements stratégiques à adopter grâce aux liens qu'ils tissent avec des collègues.

Que l'on se sente à l'aise ou non dans cet exercice, les salles de recherche de la BnF et les espaces qui les entourent y sont fortement associés. Nous avons évoqué plus haut la façon dont les clubs et le café des temps sont investis par les doctorants pour mettre sur pied des projets collectifs. Il s'agit également de lieux de rencontre privilégiés : entre pairs, mais aussi avec des directeurs de recherche ou certaines figures d'autorité dans un cadre moins formel que l'université. C'est l'une des forces du lieu. Rebecca parle à ce sujet d'un « self-power » BnF :

« **Je pense qu'il y a vraiment un self-power BnF**, parce que moi, ce que j'ai l'impression de décrire, là, c'est quelque chose de très banal et partagé. (...) J'ai l'impression que j'ai calqué ces habitudes sur ce que faisaient beaucoup d'autres chercheurs un peu plus confirmés que moi. Mon premier rendez-vous BnF, entre guillemets, c'est pas moi qui l'ai donné, c'était une maîtresse de conférences qui m'avait dit : « Tu veux parler de ton sujet de recherche ? Viens, on en discute si tu veux ; je serai là la BnF, on peut se retrouver en club... » En fait, il y a un brassage. **Tu rencontres, ou tu te permets de rencontrer des gens de statuts différents, ce que tu ne ferais pas forcément dans le cadre même de ton équipe.** Donc, oui, c'est des discussions de réseau, c'est des discussions des ficelles du monde académique. »

Être le témoin de ce type d'échange en début de thèse peut cependant désarçonner. Saskia se souvient par exemple ne pas s'être sentie parfaitement à sa place dans les premiers temps de ses séjours en salle de recherche :

« Ça me stressait en tant que doctorante de travailler avec, à côté de moi, je ne sais pas trop qui, qui a écrit tel livre que j'ai lu... Franchement ça me stressait trop, et je n'avais pas du tout envie de les croiser. **Je sais bien qu'à la cafétéria, j'ai vu un certain nombre de gens qui parlaient à ce genre de personnes importantes autour d'un café. Là, tu vois tout de suite les réseaux se créer, mais moi je n'aimais pas trop ça.** »

Cette appréhension s'atténue au fil des années, de l'avancée de la recherche et de l'accomplissement de projets collectifs qui renforcent le sentiment de légitimité académique. La BnF n'en demeure pas moins un espace choyé en raison de la possibilité qu'elle offre à ses lecteurs de moduler leurs sociabilités.

Tentative d'épuisement du Café des Temps

En octobre 1974, George Perec s'est installé pendant trois jours consécutifs à Paris, Place Saint-Sulpice (Perec, 1974). Il y a noté tout ce qu'il voyait, livrant une vision impressionniste nourrie de mille et un détails révélateurs du quotidien d'un lieu et de la vie qui le traverse. Il y écrit « ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages ». Des jours entiers passés à la Bibliothèque François-Mitterrand appellent à une tentative d'épuisement du Café des Temps.

Situé au Rez-de-jardin, il est ouvert de 10h à 18h30. Son accès est réservé aux détenteurs d'un titre de recherche. Au sol, une moquette rouge, la même que dans les salles de lecture ; au plafond, des boiseries auxquelles sont attachées des suspensions lumineuses ; devant sa porte vitrée, une volée de marches sur lesquelles les usagers sont invités à ne plus s'asseoir depuis déjà quelques années. Cinq ou six tables rondes, assez hautes, autour desquelles sont disposés des tabourets. En face d'elles sont installées de petites tables carrées, bordées de banquettes inconfortables et de chaises anguleuses. Les observations qui y ont été menées ne sont malheureusement pas révélatrices des pleines modalités d'investissement du lieu par les usagers du site. Elles y ont été conduites en 2021 et 2022, alors que l'offre du café était considérablement réduite, on n'y trouvait plus ni sandwich, ni part de tarte, mais une simple machine à café. De quoi appauvrir l'expérience de ses habitués, pour qui cet espace est un lieu de pause et de rendez-vous. De nombreux usagers se sont d'ailleurs plaints de cette réduction de service temporaire mais prolongée, notamment sur le réseau social Twitter. Une rapide recherche sur la plateforme permet cependant de toucher du doigt le rôle joué par cet espace en période d'ouverture. Lieu de procrastination ou « deuxième maison » où l'on se nourrit « de café et de flans », le café des Temps est aussi « *the place to be* pour les potins mondains sur le monde universitaire, (...) le lieu où se faire inviter à un colloque, ou se rappeler à la mémoire de gens » (voir *captures d'écran ci-dessous*). De manière intéressante, on peut relever que cette présentation est twittée à l'attention de collègues de laboratoire et de pairs universitaires – familiers du lieu susceptibles d'esquisser un sourire, ou néophytes qui sauront prendre bonne note de cette information.

Pour éviter les dispersions à la BNF, j'ai laissé mon PC chez moi.

.
. .
.

Je suis au **Café des temps** en train de lire le dernier chapitre de Dragon Ball sur mon smartphone.

🗨️ 6 ↻ 7 ❤️ 170 📖 ⬆️

J'ai fait toute ma thèse en campant dans la salle W et en me nourrissant de café et de flan au **café des temps**. C'est un peu ma deuxième maison. Je pense qu'en cumulé j'y ai passé plus de temps que dans mes diverses facs.

🗨️ 1 ↻ ❤️ 17 📖 ⬆️

Les coulisses du labo.

Là, ça va être l'heure d'aller déjeuner. Le **café des Temps** de la BnF, c'est the place to be pour les potins mondains sur le monde universitaire. C'est aussi, le lieu où se faire inviter à causer à un colloque, ou se rappeler à la mémoire des gens. Donc go.



🗨️ 1 ❤️ 16 📺 📤

Captures d'écran faites le 14 avril 2023. Tweets datant respectivement de septembre 2019, novembre 2021 et août 2018.

Cette dernière dimension est celle qui a sans doute le moins disparu pendant les différentes périodes de restriction. Alors que voit-on, lorsqu'on s'assoit une série d'après-midis au Café des Temps ? On y découvre un jeune thésard évoquant ses avancées bibliographiques avec son directeur de recherche, un groupe de docteurs s'échangeant des conseils avant de se lancer dans une campagne de recrutement universitaire, des perles de café dans des gobelets, des micro-siestes et des tabourets manquants. On y entend aussi de nombreuses conversations. Extrait d'une discussion entre trois jeunes docteurs, qui s'est tenue le 15 mars dernier :

« - et toi, tu as soutenu quand ta thèse ? Il y a deux ans... Mais je l'avais commencée... sept ans et demi avant... »

- moi je l'ai faite en cinq ans. »

- tu as bien fait je pense de ne pas faire ta thèse avec...

(...)

- je viens de voir sur le groupe WhatsApp que l'heure de la réunion avait été déplacée. Mais je ne vais pas pouvoir venir. Un ami est de passage à Paris et je lui ai donné rendez-vous ici, je n'ai pas envie de le planter.

- moi je ne vais plus à ce genre de réunion, je n'ai plus le temps. (...) »

Plus tard : « - Oui, ce poste est temporaire mais cool, bon j'ai déménagé trois fois en deux ans pour des post-docs donc oui... c'est bien.

- bravo d'être restée dans le circuit !

- oh, j'ai eu beaucoup de chance. »

Puis, ils parlent des campagnes de recrutement : pourquoi se présenter ou non, pourquoi chercher un nouveau post-doc plutôt que faire campagne ? « C'est important d'ouvrir Galaxie juste pour voir, juste pour le geste », dit l'un. Un autre évoque des postes « pas totalement ajustés », alors « quand tu ouvres Galaxie¹², tu te vois déjà rédiger toutes tes petites lettres... tu vois comment optimiser ton profil pour rentrer vaguement dans les clous, en essayant de croiser des mots clés.

- Mais bon, j'ai du mal à croire qu'ils les lisent...

- Les lettres ?

¹² Galaxie est le site par lequel les candidatures sont déposées pour postuler dans l'enseignement supérieur et la recherche.

- Ouais... ils doivent vaguement regarder les qualifications, et encore.
- On verra bien. Je pense à ce labo, il est vraiment super !
- oui, j'y suis passé l'année dernière et c'est vraiment super, c'est clair.
- bon mais y a pas de postes, je crois.»

Un autre jour, le 15 avril 2022, ce sont deux doctorants qui échangent des nouvelles personnelles avant de retourner en salle de lecture ; un autre encore ce sont des chercheurs qui mangent seuls à leur table (tous ont apporté leur tupperware), tandis que deux étudiantes étrangères inscrites en master hésitent à candidater à une bourse doctorale. Le 19 du même mois, un doctorant et son directeur de thèse sont installés sur la banquette et reprennent le plan d'un chapitre que le premier a envoyé au second : « - je pense que c'est tout de même intéressant si vous voulez parler de la construction du symbole de recomposer votre argumentaire », lui dit-il. À deux tabourets de là, une jeune femme répète en murmurant une intervention minutée (smartphone en main) en buvant un café.

Ces fragments captés au hasard des observations menées en salle de lecture témoignent de la façon dont, au-delà des salles de lecture, le Café des Temps s'impose comme un lieu central de vie dans les espaces de recherche de la BnF. Les chercheurs y font des pauses solitaires ou en groupe, rythmant ainsi leurs sessions d'étude, y travaillent en-dehors des salles de lecture, s'échangent des nouvelles et des conseils. Il s'agit d'un poste d'observation idéal pour qui s'intéresse aux us et coutumes du monde académique, où s'expriment autant les *hexis* différenciés des jeunes chercheurs que des régimes de représentations et d'interactions propres à un milieu qui invite à se créer des *chers collègues*.

Échapper à ses « chers collègues » et modeler son environnement de travail

La BnF n'est pas un terrain neutre. À côté de l'entraide des pairs, les légitimités s'y construisent en même temps que les hiérarchies s'y expriment. L'enjeu des sociabilités a par conséquent été soulevé de façon notable au cours des entretiens - les personnes qu'on y croise, celles qu'on espère y rencontrer, celles qu'on préfère éviter. Cela tient bien sûr à la centralité de ses espaces dans le monde de la recherche. Le Rez-de-jardin s'impose comme un lieu d'apprentissage, mais aussi de mise en scène de soi et du travail en cours. Les discours varient légèrement selon les disciplines représentées dans le panel d'enquêtés. Les jeunes chercheuses inscrites en littérature, en droit et en histoire ont tenu les propos les plus marquants à ce sujet. Alix évoque ainsi l'étonnement de croiser des « *collègues en civil* » dans les couloirs de la BnF, quand elle avait l'habitude de les croiser « *déguisés* » en professeur de droit à l'université (« *genre en tailleur, et tout* »). Ses journées en bibliothèque n'étaient pas pour autant totalement détachées d'enjeux de représentation. Elle explique :

« Animatrice - Finalement, la BnF, c'était un peu un endroit de détente, de relâche par rapport au quotidien ?

Alix : ouais, mais en même temps, on savait qu'on pouvait croiser des collègues, je n'y allais pas non plus en pyjama quoi ! (...) En plus, à la fac, on juge quand même vachement les gens, et les vêtements et l'apparence en font partie. **Du coup, comme on peut croiser des collègues à la BnF, ça stresse. D'où la salle N, juste pour ne pas savoir qu'ils sont là, si près de nous, à nous regarder. »**

Alix nous rappelle ce faisant que s'il est précieux de s'entourer d'une compagnie choisie, il est aussi appréciable de pouvoir échapper à ses *chers collègues*. Les venues en Bibliothèque appellent le développement de stratégies d'évitement, qui évoluent souvent avec les phases d'avancement de la thèse. L'appréhension de croiser son directeur ou sa directrice de recherche, ou plus simplement d'autres thésards, en pleine période de rédaction peut inciter à changer de salle de lecture : ça a été le cas des trois quarts de notre panel d'enquêtés qui, comme Alix, ont sciemment choisi de fuir la salle correspondant à leur discipline pour ne pas courir ce risque. Aline, historienne, explique :

« Dans la section de l'Histoire, très vite, je n'étais pas très à l'aise. Les gens regardent ce qu'on lit, donc forcément arrivent à savoir... Et puis, je croisais toujours un prof ou un de mes directeurs.

Animatrice — Ce n'est pas ce que vous recherchez.

— Non, **surtout la dernière année, je trouvais que c'était hyper anxiogène. Croiser quelqu'un qu'on connaît, c'est s'exposer à des questions auxquelles on n'a pas envie de répondre, sur la fin.** Il s'est trouvé que j'avais aussi la flemme de marcher trente bornes pour aller aux toilettes, donc je me suis dit : « Je vais me mettre près des piliers proches, et avec une cafétéria si possible où je ne vends pas un rein pour manger. », donc je m'étais mise en section de Droit. Je me suis installée en salle de droit tout le temps, après.» Elle enfonce le clou : « en fait, je ne suis pas venue là pour souffrir. Pas que. Et j'aime bien être tranquille ».

De manière faussement paradoxale, la BnF est un lieu privilégié des sociabilités académiques, car ses grands espaces offrent le luxe de ne pas socialiser. Il s'agit de voir et d'y être vu quand on le souhaite. Ilona résume cette règle tacite des salles de lectures :

« Enfin, dans n'importe quel autre lieu, **on est un peu obligé de socialiser. La BnF, c'est plutôt le règne du silence, on socialise si on veut, mais ce n'est pas obligatoire, et tout le monde sait que le travail est prioritaire.** En tout cas, c'est comme ça que je le perçois. (...) On met la tête dans le bouquin et on fait semblant de ne pas avoir vu la personne. C'est admis à la BnF. »

La salle de lecture est le lieu du travail solitaire au milieu des autres. S'éloigner des collègues du champ dans lequel on s'inscrit pour ne pas subir le poids de leur regard offre l'occasion de regarder d'autres

chercheurs travailler, qui deviennent source de curiosité, voire de réconfort. Rebecca a passé de nombreuses heures de travail en salle de droit pendant la rédaction de sa thèse de littérature comparée :

« C'était aussi un grand lieu de *people watching* pour moi, j'ai beaucoup aimé me dire que c'était ça, la recherche en France. Avec tous ces fous, tous ces gens qui avaient des sujets complètement opposés au mien, tous ces jeunes chercheurs et tous ces gens confirmés. **J'adorais les observer, j'adorais voir les gens qui ne travaillaient pas à la BnF.** Il y a des gens qui arrivent et qui se mettent des séries au casque pendant deux heures, et je trouve ça génial d'aller jusqu'à la BnF pour faire ça. **Ce temps du chercheur qui est si particulier, du « je ne travaille pas », puis un jour ça jaillit. C'était marrant. C'était un peu rassurant aussi de voir qu'il y a plein de gens qui fonctionnent comme toi.** »

Comme la plupart des jeunes docteurs rencontrés au cours de cette enquête, la fin de la thèse a coïncidé pour elle avec un éloignement des salles de la Bibliothèque. Des changements de vie personnelle, d'emploi du temps, des déménagements, les mois de pandémie au cours desquels des nouvelles habitudes de travail ont été prises. Enfin et surtout, le besoin de s'éloigner temporairement d'un lieu attaché à une période marquante de leur vie.

« C'est un lieu que j'affectionne, qui **est très investi émotionnellement par les gens, en fait. C'est le temps de la thèse, le temps de l'ascèse, et là, je sens par exemple qu'il y a un rejet.** (...) J'ai besoin de faire une pause, sauf si vraiment il y a un projet de recherche qui nécessite d'aller consulter des documents précis. Et puis il y a des gens qui ont vraiment pleinement incorporé, en fait, la fréquentation du lieu à leur vie de chercheurs. Ils y sont allés depuis le début, ils iront jusqu'à la fin et **c'est une routine qu'ils mettent en place face à l'absence de routine liée à l'absence de lieu. C'est surtout ça, c'est un lieu qui est spécifiquement fait pour ça. En fait, même à la fac, il n'y a pas vraiment de lieu spécifiquement fait pour la recherche.** »

Il importe de mesurer la place qu'occupe la BnF dans l'environnement académique français. Ses espaces impressionnent les jeunes chercheurs qui s'y engagent autant que le projet auquel ils l'associent. Ils découvrent avec leurs pairs ce lieu où la recherche se fait, où les réseaux se construisent et les liens s'entretiennent. Profondément associée au milieu universitaire tout en lui étant périphérique, la Bibliothèque offre à ceux qui la fréquentent d'y établir un régime de sociabilités choisies, en sus d'un lieu de travail et d'une routine.

Christian Baudelot et Claire Verry décrivaient déjà la Bibliothèque Nationale comme une institution concourant « par l'action conjuguée de son architecture et de son climat intérieur, ses règles officielles et ses codes officieux, à produire, chez les lecteurs qu'elle a élus, des normes qui façonnent peu à peu et de façon durable leurs comportements et leurs façons de travailler » (Baudelot, Verry, 1994). C'est aussi le

cas du Rez-de-jardin du site François-Mitterrand, où les jeunes chercheurs apprennent à maîtriser des savoir-faire et savoir-être en côtoyant leurs collègues en devenir. Ils s’y imprègnent de surcroît d’un sentiment d’appartenance à la communauté scientifique, une réalité autrement peu tangible pour des personnes dont le quotidien est empreint d’incertitude.

Conclusion

Penser les conditions de réalisation d’étude et de la recherche : une réflexion qui s’impose aujourd’hui comme centrale pour les bibliothèques.

Les conditions de réalisation de la recherche sont aujourd’hui au cœur de réflexions portées par le monde académique. Une enquête en cours menée à l’Université de Grenoble s’intéresse par exemple à la précarité financière des doctorant.es de l’Université Grenoble Alpes, (Bataille, Mariage et Mercklé., 2022). En 2020, cinq jeunes chercheuses rattachées à l’IRIS (Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les Enjeux Sociaux) se sont penchées sur les conditions de vie et de travail des doctorants et doctorantes, questionnant les conditions matérielles de réalisation de la thèse dans leur centre de recherche (Eched, *et al.*, 2020). L’importance des sociabilités dans le champ académique a elle aussi été soulignée et étudiée par le passé. Cette étude s’est ainsi référée aux travaux de Bruno Latour mais l’on peut mentionner, plus récemment, un dossier spécial de la revue de l’association française de sociologie Socio-logos consacré à « la socialisation des doctorants en sciences humaines et sociales » (10/2015), qui apportait des éclairages précieux sur cette dimension de la formation doctorale et des inégalités qui la structurent.

Des réflexions sur ces sujets sont aussi portées par les acteurs qui sont liés au monde de l’enseignement supérieur et la recherche. C’est notamment le cas des bibliothèques et des espaces d’études et de documentation qui, en se penchant sur ce sujet, interroge plus largement leur fonction dans la cité dans une démarche réflexive. Accueillir des publics d’étudiants et de jeunes chercheurs impliquent de connaître le monde académique et ses évolutions. Outre cette enquête menée à la BnF, nous pouvons par exemple mettre en avant une enquête menée par la BPI qui se penche sur la façon dont les étudiants débutants investissent cette autre grande bibliothèque (Lavielle, 2023). Soulignons de surcroît le souci porté à ces questions par l’ADBU (Association des directeurs et personnels de direction des bibliothèques universitaires et de la documentation) et l’ABF (Association des Bibliothécaires de France) qui consacraient en 2022 une journée d’étude à la précarité étudiante. Sur une note plus riante, un article du Monde paru en mars 2013 faisait état de « la vie sociale, intellectuelle et amoureuse des étudiants » qui se déploie dans les bibliothèques universitaires (Lebard, 2023).

Par sa taille et sa position particulière vis-à-vis du monde académique, il est important que la BnF s'empare elle aussi de ces questions.

La sociologue Louise Bourdages a consacré un livre éclairant à ce qu'elle désigne comme la « persistance aux études supérieures » (Bourdages, 2001). Elle s'y penche sur le cas particulier du doctorat et dégage plusieurs facteurs de réussite malgré les défis (intellectuels, matériels, financiers) qui caractérisent l'exercice : le degré d'interaction avec l'université et la direction de recherche, le niveau d'échange avec les pairs, la distance géographique de l'université et de ses ressources, le temps qu'il est possible de consacrer à sa recherche. Autant d'éléments qui contribuent par la suite à maintenir les jeunes docteurs « dans la course ». La BnF s'impose comme un espace central de ce travail, où les jeunes chercheurs découvrent des ressources matérielles et relationnelles qu'ils ne trouvent pas dans leur université. Elle joue de ce fait un rôle dans cette persistance, qui dépasse la mise à disposition de ses collections et se joue à l'échelle du « monde invisible des échanges et des sociabilités » évoqué par Joëlle Le Marec.

Bibliographie

Amar M., « Avatars de la bibliothèque en période de confinement. Retours sur #BibliothèqueSolidaire et Silent Zoom », Rédaction du BBF. *Effets et conséquences de la crise sanitaire*. Bulletin des bibliothèques de France, 2021, pp. 20-22.

Bataille P., Mariage A. et Mercklé P., Les doctorant•es de l'Université Grenoble Alpes face à la précarité financière, Première partie de l'étude, décembre 2022. <https://hal.science/hal-03905313/>

Baudelot C., Verry C., « Profession : lecteur ? : résultats d'une enquête sur les lecteurs de la Bibliothèque nationale », *Bulletin des bibliothèques de France*, 1994, n° 4, p. 8-17.

Bourdages L., *La persistance aux études supérieures, le cas du doctorat*, PUF, 2001, Paris.

Dehail J., Le Marec J., « Habiter la Bibliothèque – Pratique d'études, entretien d'un milieu », *Communication & langages*, 2018/1 n° 195, pp 7-22, Presses Universitaires de France.

Eched Y., Le Gagneur M., Rodrigues Leite J., Sipan O., « Enquête sur les conditions de vie et de travail des doctorant.es de l'Iris », 2020, <http://iris.ehess.fr/index.php?4774>.

Latour B., *le Métier de Chercheur, regard d'un anthropologue*, INRA, 1994, Paris.

Le Marec J., Vindevoghel R., « Découvrir la BnF : de première fois en première fois », 2019. <https://www.bnf.fr/sites/default/files/2020-12/Etude%20sur%20les%20primo-arrivants%20-%20version%20finale%20avec%20photos.pdf>.

Lebard J., « Dans les bibliothèques universitaires, la vie sociale, intellectuelle et amoureuse des étudiants », *Le Monde*, paru le 31/03/2023. https://www.lemonde.fr/campus/article/2023/03/31/dans-les-bibliotheques-universitaires-la-vie-sociale-intellectuelle-et-amoureuse-des-etudiants_6167687_4401467.html

Rocquebert C., « Les lycéens, le bac et la BnF, Enquête sur les usagers lycéens à la Bibliothèque nationale de France », Rapport de stage à la délégation à la Stratégie et à la Recherche de la Bibliothèque nationale de France, 2012. https://www.bnf.fr/sites/default/files/2018-11/enquete_lyceens_bac_bnf.pdf

Serre D., « Etre doctorant-e. Socialisations, contextes, trajectoires », *Socio-logos* 10 | 2015, mis en ligne le 16 juillet 2015. <http://journals.openedition.org/socio-logos/2924> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/socio-logos.2924>.

Observatoires des publics de la BnF 2016, 2017, 2020 : <https://www.bnf.fr/fr/les-publics-de-la-bnf-en-chiffres>